

1^{er} MAI LA PAROLE EST AUX TRAVAILLEURS

LE MOT D'ORDRE :

Guerre aux exploiters

LE LIBERTAIRE

Cinquante-sixième année. — N° 358
JEUDI 30 AVRIL 1953
LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Pour un 3^e Front Révolutionnaire International

INTERNATIONALE
ANARCHISTE

Le 1^{er} Mai : Fête du Travail ?

On ne dira jamais assez tout le mal que peut faire la légalisation, la reconnaissance des traditions ouvrières par l'Etat. Car l'Etat, en reconnaissant ces traditions, les réduit à leur propre caricature, leur retire toute force explosive, tout esprit de révolte, en fait au contraire, en les assimilant, un instrument supplémentaire de domination.

Ce sont les pays fascistes qui ont été les premiers à réduire le 1^{er} Mai à une fête, à une kermesse ou à un défilé de propagande. Pétain, en faisant une fête officielle du 1^{er} Mai lui retirait son caractère de classe, son caractère de fièvre et de bataille ; le 1^{er} Mai n'était plus alors qu'un jour de congé et non le jour où le prolétariat militant se comptait dans les permanences syndicales, dans la rue, en refusant le travail.

La toute-puissance stalinienne sur les syndicats après la libération n'a eu que continuer le « 1^{er} Mai-Pétain ». Et aujourd'hui, les jeunes non seulement ignorent les origines du 1^{er} Mai, l'histoire des martyrs de Chicago, mais ils imaginent avec peine ces 1^{er} Mai d'autrefois où Paris voyait la rue disputée entre la troupe et les grévistes devant une bourgeoisie prise de panique.

Et pourtant, ces 1^{er} Mai reviendront. L'Histoire inexorablement souligne l'agonie — peut-être longue et cruelle — du capitalisme et que la lutte de classes, toujours présente même lorsqu'elle est masquée sous les pratiques réformistes ou l'esprit de recul, doit se manifester de nouveau avec d'autant plus de violence que les contradictions du régime s'amplifient et que la misère s'étend.

Ce 1^{er} Mai 53 peut marquer un tournant. Les travailleurs ont atteint les limites du recul, et quelques jours avant le 1^{er} Mai, la tension monte, les débrayages se multiplient, les grévistes de chez Renault, une fois de plus, voient les espoirs ouvriers se tourner vers eux.

Un nouveau démarrage de l'action ouvrière est devenu possible. Des luttes sévères s'annoncent qui pourront, et cette fois en dehors de l'influence des bureaucraties syndicales ou contre eux, redonner à la classe ouvrière française la vision claire de l'offensive à mener, du but à atteindre : à travers les combats partiels, renverser le capitalisme et l'Etat et réaliser le communisme libertaire. La parole est aux travailleurs, et le mot d'ordre, en ce 1^{er} Mai de renaissance ouvrière ne peut être que le mot d'ordre de tous les 1^{er} Mai révolutionnaires : « Guerre aux exploiters ».

Malgré la répression LA CLASSE OUVRIÈRE PASSE A L'OFFENSIVE

L'AGITATION et les grèves partielles aux usines Renault, les manifestations des transports parisiens et provinciaux, celles qui se font dans toutes les entreprises du pays et dans les services publics indiquent une effervescence générale de la classe ouvrière. Dans tout le pays les travailleurs se lassent de leur condition de vie toujours plus difficile. Déjà la bourgeoisie prend peur. Elle craint que ce mécontentement des travailleurs n'aille jusqu'à l'explosion d'une grève générale dans le pays, qu'une vague de revendications révolutionnaires la submerge. Elle a peur qu'au moment le plus difficile, leur volonté de travailler dans la dignité et dans la paix.

Ce mécontentement, la bourgeoisie s'en rend compte, n'a rien d'une vaine agitation de propagande démagogique pour le compte d'un parti. Ce mécontentement, elle le

sent, peut être l'annonce d'une vague de fond de la classe ouvrière. Les organisations syndicales empêtrées dans les chaînes qui les attachent aux diverses formations politiques de trahison ont senti elles aussi le souffle de la montée populaire. Et pour une autre raison que celle de la bourgeoisie, les

centrales syndicales ouvrières freinent le mouvement. Et l'on assiste à ce scandale, qui malheureusement a déjà des précédents, de voir les syndicats réactionnaires, anti-ouvriers, comme le S.I.R. d'obédience gaulliste chez Renault, être les plus revendicatifs, demander une grève générale. La C.G.T.

ne sait que s'associer à l'agitation de ces syndicats. Mais, au lieu de dépasser, de se montrer plus dynamique, elle retient l'élan et n'envisage que des réunions intersyndicales « pour déterminer les formes d'action ».

Et, alors que l'unité d'action est possible, qu'elle est même pratiquement faite à la base où les travailleurs se sont retrouvés, consciemment, sur le plan de la lutte de classe, les états-majors syndicaux, enfermés dans leur sectarisme en sont encore, au mépris de la réalité, à réclamer cette unité d'action. Cette unité, ils la réclament pour ne pas l'avoir.

Malgré l'inertie, malgré le sectarisme des dirigeants syndicaux, malgré la répression de la bourgeoisie et l'appel de Mayer demandant au gouvernement des pleins pouvoirs pour faire face à la mobilisation des travailleurs, l'offensive ouvrière saura, une fois encore, imposer sa victoire à la bourgeoisie.

Cet assaut de la classe ouvrière qui se prépare dépassera, les travailleurs doivent en prendre conscience, le cadre de la revendication pour le bien-être. Cette lutte se lie à la lutte contre la guerre, elle se situe dans un cadre révolutionnaire, donc dans le sens du programme de la F. A. Dans cette lutte, les communistes libertaires seront à leur place de combat.

René LUSTRE.

Les élections ne suffiront pas aux travailleurs

La lutte doit être menée dans les usines

Le peu d'abstentions aux élections municipales a été l'étonnement général. On s'était habitué à l'abstentionnisme — ici, il est inutile de le préciser, nous ne nous intéressons qu'à l'attitude de la classe ouvrière devant les élections. — Et aucun des partis politiques ne se faisait d'illusion sur une ruée éventuelle des électeurs vers les urnes.

Il est très important pour nous de faire le point, d'analyser d'une manière réaliste ces élections.

Les Anarchistes, qui considèrent toujours comme seule positive l'attitude de la non-participation aux votes des travailleurs, pourraient interpréter comme négatif ce fait d'une participation importante de la classe ouvrière aux élections.

Pourtant, s'il nous fallait nous maintenir sur cette considération, sans plus analyser la situation présente, nous risquerions de nous isoler et de voir échapper la chance que nous avons, dans le moment présent, de faire pénétrer notre programme révolutionnaire dans la classe ouvrière. Ceci ne veut pas dire pour autant que nous abandonnons notre attitude antilecturale.

Ces élections se sont situées sur un plan de classe contre classe, dans ce sens que la bourgeoisie, dans sa grande partie, s'est polarisée autour d'un programme et d'un homme — Pinay — qui reflètent parfaitement les désirs et les aspirations de la classe ouvrière dans un moment où ses privilèges, son autonomie, sont menacés, condamnés. Les travailleurs mécontents, lassés de leur condition de vie, se sont retrouvés massés contre la bourgeoisie et sa politique de régression sociale.

Les travailleurs n'ont pas voté pour le parti communiste et pour le parti socialiste. Ils ont voté, à travers le P.C. et la S.F.I.O., contre la bourgeoisie. C'est cette réalité que nous

devons considérer et c'est sur cette réalité que nous devons poursuivre, avec tout l'espoir qu'elle donne, notre combat révolutionnaire.

Ce caractère positif du vote de la classe ouvrière, avec l'agitation qui se manifeste toujours plus dans les usines, laisse présager que la mobilisation des travailleurs pour un nouvel assaut contre la bourgeoisie est faite.

Seules, les directions des partis communiste et socialiste et les états-majors syndicaux vont entraver, par leurs désaccords fondamentaux et leurs tactiques liées étroitement aux intérêts de l'impérialisme américain ou à ceux de l'U.R.S.S., l'unité d'action de la classe ouvrière.

Les révolutionnaires ont maintenant un important travail pour lancer la classe ouvrière dans la lutte par-dessus l'immobilisme des appareils de direction des partis.

R. L.

Le bluff des élections tunisiennes

Il y a eu des élections en Tunisie ! Des élections « démocratiques », cela va sans dire, à l'échelle de la démocratie bourgeoise qui nous permet de « vivre en liberté » dans le monde « libre ».

En Tunisie, règne actuellement le régime de l'état de siège, où chaque travailleur est entièrement à la merci de l'arbitraire policier.

La censure est telle qu'elle arrête tout ce qui n'est pas directement produit par l'administration coloniale. Sans parler des journaux ouvriers édité en France tels que le « Libertaire », la presse bourgeoise non absolument conformiste est elle-même interdite. C'est ainsi que « Tunis socialiste » a dû renoncer à exprimer son opinion

qui était pourtant loin d'être anticolonialiste, mais qui se contentait de réclamer une apparence d'élections « libres ».

Mais dans ces élections, les candidats sont choisis par les autorités, les bulletins de vote truqués, les urnes bourrées, par le fait qu'aucun contrôle de la part du peuple n'est admis dans les bureaux de vote.

Et, comme tout ceci ne suffisait pas, comme il fallait un prétexte pour augmenter encore la répression, les sbires de Hauteclouque ont assassiné Taïeb Gachem. Certes, cet individu était loin d'être intéressant, mais quel intérêt avait le Néo-Destour à le liquider alors que cela servait objectivement les seuls intérêts de la police française en lui permettant de justifier les exactions de ses hommes de main sur tout le territoire tunisien !

A de tels procédés, les travailleurs tunisiens doivent répondre de façon brutale. D'abord abstention totale à ces élections. Ensuite, renforcement de toute l'action anticolonialiste, par la grève et la résistance sous toutes ses formes.

L'impérialisme des bourgeois français doit être définitivement mis à la porte d'Afrique. Les travailleurs tunisiens ont prouvé et prouvent toujours davantage qu'ils luttent dans ce sens.

M. MOREAU.

L'Espagne libertaire toujours au combat ! LIBERTÉ ! ¡LIBERTAD !

Tel est le cri unanime du peuple espagnol, opprimé depuis tant d'années par la tyrannie qui prétend enchaîner hommes et idées. Liberté pour l'Espagne, c'est le but !

Fédération Locale des groupes anarchistes de Madrid.

Tal es la unánime aspiración del pueblo español, oprimido desde hace tantos años por la tiranía que pretende encadenar hombres e ideas. ¡Libertad para España, ésa es la meta!

Federación Local de Grupos Anarquistas de Madrid

La FAI vive...

...a pesar de las feroces represiones policíacas. Y seguirá viviendo para denunciar todos los crímenes franquistas, para dar fuerza y cohesión a la voluntad popular de resistencia.

Federación Local de Grupos Anarquistas de Madrid

La F.A.I. vit...

...malgré les féroces répressions policières. Et elle vivra toujours pour dénoncer tous les crimes franquistes, pour renforcer la force et l'union à la volonté populaire de résistance.

Fédération Locale des groupes anarchistes de Madrid.

ILS NE PASSERONT PAS !

L'héroïque défense de Madrid contre le fascisme est un fait qui existe non seulement dans le passé, mais aussi dans le présent. Parce que le peuple madrilène continue ferme la lutte, combattant la même cinquième colonne qu'en 1936-1939.

Aujourd'hui comme hier, l'air de Madrid vibre au cri de : ILS NE PASSERONT PAS ! Face aux crimes de l'Etat fasciste, face au militarisme avide de sang, face à la tyrannie religieuse de la nouvelle inquisition, face aux mensonges de la troupe phalangiste, le peuple ne cesse de crier : Ils ne passeront pas !

...Et la défense de Madrid continue sans céder ses barricades. Vive la Résistance ! Vive la C.N.T. !

Confédération Nationale du Travail F.L. des Syndicats de Madrid.

Al pueblo madrileño

En su larga trayectoria, la C.N.T. no ha hecho jamás engañosas promesas que pudieran crear el espejismo de una victoria fácil, por el camino del menor esfuerzo. De ahí que ahora — y hoy más que nunca — la Confederación denuncia la grotesca farsa de aquellos que predicaban soluciones cómodas para terminar con la deshonra de la dominación franquista.

¡Ni tibio reformismo, ni transigencia frente a la dictadura, ni humillante resignación! ¡A luchar por la libertad de España, por medio de la acción directa revolucionaria!

¡Adelante, por nuestra liberación, en las filas de la C.N.T.!

CONFEDERACIÓN NACIONAL DEL TRABAJO

Federación Local de Sindicatos de Madrid

• ¡Y NO PASARANI ! •

La heroica defensa de Madrid contra el fascismo es un hecho que pertenece no sólo al pasado, sino también al presente. Porque el pueblo madrileño sigue en pie de lucha, combatiendo la misma quinta columna de 1936-39.

Hoy, como ayer, el aire de Madrid vibra al grito de ¡NO PASARANI! Frente a los crímenes del Estado fascista, frente al militarismo ávido de sangre, frente a la tiranía religiosa de la nueva inquisición, frente a las mentiras de la caterva falangista, el pueblo no cesa de proclamar: ¡NO PASARANI!

...Y la defensa de Madrid prosigue, sin entregarse ninguna de las barricadas. ¡Viva la Resistencia! ¡Viva la C.N.T.!

CONFEDERACIÓN NACIONAL DEL TRABAJO

F.L. de Sindicatos de Madrid

Au peuple madrilène

Depuis de longues années, la C.N.T. n'a jamais fait de trompeuses promesses qui auraient pu faire croire à une victoire facile par le moindre effort. C'est pour cela qu'aujourd'hui — et plus que jamais — la Confederación dénonce la grotesque farsa de ceux qui prédisent de commodas solutions pour en terminer avec le déshonneur de la domination franquiste.

Pas de tiède réformisme ! Pas de compromis face à la dictature, ni d'humiliante résignation ! Lutter pour la liberté de l'Espagne, par l'action directe révolutionnaire !

En avant pour notre libération, dans les rangs de la C.N.T.

Confédération Nationale du Travail
Fédération locale des Syndicats de Madrid.

Permanence de la politique du pétrole au Moyen-Orient

Le conflit qui oppose Mossadegh, la fraction dynamique de la bourgeoisie iranienne et le peuple iranien d'une part rassemblés dans le Front National et d'autre part les vieilles couches aristocratiques de pays soutenus par l'impérialisme étranger et ayant à leur tête le shah, se prolonge, sans qu'une issue puisse être envisagée.

Le mystérieux assassinat du chef de la police de Téhéran pourrait hâter la rupture violente entre les deux camps en présence, si Mossadegh et la bourgeoisie ne craignaient d'être débordés par les éléments populaires dont ils sollicitent le soutien. Ils savent que pour le prolétariat iranien la nationalisation de l'Anglo-Iranian et l'éviction de l'aristocratie n'est que le premier pas vers la socialisation de toute la production tant industrielle qu'agricole et que, une fois les monopoles pétroliers et les féodaux agraires radicalement déposés, la bourgeoisie ne pourra pas résister longtemps à la classe ouvrière et paysanne.

L'Anglo-Iranian de son côté, a traversé le golfe Persique et a transporté ses bénéfices à Koweït où elle a déjà dépassé la production qu'elle avait abandonnée en Iran. Ici, moins de déboires à craindre, le pays est minuscule et pratiquement désertique, quant au chet d'Etat : l'Emir, elle compte se l'attacher en lui accordant des revenus qui ont déjà fait de lui l'homme le plus riche du monde.

D'autres protégés de l'Angleterre, le sultan de Mascate et les Emirs d'Oman sont aux prises avec le roi Ibn Seoud et se disputent l'oasis de Breimi. Ibn Seoud déploie ses bedouins et les Britanniques accablent l'entraînement de leurs troupes. Rappelons que Ibn Seoud a concédé les gîtes pétroliers de l'Arabie à l'ARAMCO, compagnie américaine qui lui verse des revenus substantiels et que les Emirs et le Sultan d'Oman ont cédé l'exploitation de leurs territoires à des filiales de l'I.P.C., compagnie

à participation franco-anglaise prédominante. Il n'est pas exclu que le territoire de Breimi recèle du pétrole.

Les compagnies pétrolières savent que ces territoires sont doublement précieux puisqu'aucun peuple ne les habite pratiquement et ne peut donc s'opposer à leurs desseins rapaces comme au Mexique ou en Iran.

Combattant de la Révolution espagnole dans la colonne Durruti, militant de chaque instant, il paya ses activités de 11 ans de prison et de camps. A la Libération, il se retrouvait parmi les jeunes pour reconstituer le mouvement et le groupe, qu'il aimait à Aulnay-sous-Bois, est un des plus actifs de la Région Parisienne. Saül fut un infatigable propagandiste du LIBERTAIRE, l'homme de tous les dévouements et de tous les coups durs.

Saül n'avait pas oublié ses frères de race et les luttes héroïques du peuple algérien. Grâce à lui, en grande partie, la Fédération Anarchiste avait pu trouver un large écho dans les milieux nord-africains.

Récemment, alors que des éléments douteux avaient tenté de détruire l'unité du mouvement, Saül Mohamed prenait la tête de la saine réaction qui permit à la F. A. de continuer plus forte que jamais.

Quelques jours avant de disparaître, alors que d'atroces souffrances le clouaient sur son lit à l'hôpital franco-musulman, il déclarait aux camarades du Comité de la Région Parisienne : « Cont'nuez, les jeunes, vous êtes sur le bon chemin, n'écoutez pas les critiques stériles de ceux qui n'ont jamais rien fait. Avec vous, je suis dans ma vraie famille ».

Que sa compagne et ses proches reçoivent ici le témoignage de notre sympathie.

Saül restera toujours dans nos souvenirs comme le type même du militant, prêt à tous les sacrifices, jamais découragé.

LE COMITE NATIONAL

Inhumation jeudi 30 avril, à 16 heures. Rendez-vous Cimetière Musulman, à Bobigny. Autobus Porte de la Villette.

TEMOIGNAGE SUR ISRAËL

Recueilli par Eric ALBERT

(V) Encore la guerre

Je suis certain que je n'aurais jamais essayé d'en faire le moins possible si Israël était ce que l'on veut qu'elle soit officiellement, surtout si l'on en croit les reporters de la radio française. Défendre une collectivité, un foyer humain, où malgré la diversité des races un sincère effort de justice sociale, de partage équitable de peines et de joies devient créateur d'un climat d'espérance, défendre cela est conquérir son droit à la vie. Mais défendre cette société bigarrée où règne la loi de la jungle, a eu pour résultat

de donner au conflit judéo-arabe le même caractère de monstrueuse stupidité qu'ont les guerres capitalistes.

Pourtant, en Israël, on ne parle que socialisme et démocratie. Mais, comme en Europe, il ne reste de la pensée de Marx et de tant d'autres qu'une lamentable caricature. Le plus fort écrase toujours le plus faible. Le flic chasse le cireur de bottes à coups de pied. Les entrepreneurs choisissent leurs contremaîtres dans la colonie allemande. Ces derniers, triés sur le volet, sont durs. La main-d'œuvre est pour rien, surtout parmi les Arabes. Les ouvriers juifs, plus exigeants, sont bien souvent en chômage. Le rationnement alimentaire, impitoyable pour les gens du peuple, s'assouplit grâce aux salaires et revenus plus élevés et à l'existence d'un florissant marché noir, au fur et à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie sociale. Au fait, trônent les gros fonctionnaires, les rabbins, les techniciens, les patrons, les commerçants. Pour maintenir l'ordre, c'est-à-dire l'oppression et le patronat « de droit divin », une police bien nourrie, bien vêtue, bien payée, veille au grain.

Après les monstrueux pogroms hitlériens, la création d'un pays juif, par la force en fait et non en arguant de quelques droits bibliques et politiques (déclaration Balfour) plus ou moins consistants, s'avérait indispensable, n'aurait-ce été que pour donner asile aux millions de persécutés qui s'entassaient dans toutes les villes d'Europe. Le sionisme et son inévitable aboutissement : la guerre contre les Arabes, aurait peut-être pu s'expliquer, se justifier, si à l'arrière aucun trafic, aucun enrichissement scandaleux, n'avait existé, si à l'arrière, en un mot, les institutions n'avaient pas autorisé et favorisé l'exploitation de l'homme par l'homme. Par conséquent, Israël, pour nous Juifs pauvres, n'est pas un asile. De beaucoup s'en faut ! Autant retourner dans le pays d'origine.

Mais pour l'instant il ne s'agit pas d'essayer de vivre tant bien que mal, de sauver notre peau. On avait profité de notre désarroi, on nous avait enfilé de force. Officiellement, nous étions des valeureux combattants, les sauveurs de la patrie... Nous étions des épaues. Certes, il se trouvait même parmi nous des fanatiques, des patriotes, la plupart puisant leur énergie dans la religion et la haine « de l'étranger ». Parmi les nouveaux venus, ils étaient peu nombreux. Mais les autochtones, dans leur majorité, affichaient un chauvinisme tellement agressif qu'ils englobent tous les émigrants dans leur aveugle ressentiment. Puis, cela se compliquait encore d'animosité raciale, Orientaux et Occidentaux se méprisaient mutuellement. On retrouve en Israël des équivalences de « bicot » et de « rital ». La religion, le gouvernement, la déclaration officielle, la propagande, la presse (d'une pauvreté affligeante) unifient rien. Israël est une grande famille qui vit à

couteaux tirés sous le même toit. Ce n'est pas un pays neuf, c'est un rejeton scrofuléux du capitalisme dégénéré.

Je commençais à regretter furieusement la place de la République, la rue du Temple et même ma chambre. Mais il ne pouvait être question pour le moment que de se garder à droite, à gauche, devant et derrière. Nous étions en position près de Jérusalem, à Bet-Sousin. La route ayant été coupée, il s'agissait de ravitailler cette ville à dos d'homme. Sur un chemin impraticable aux camions, un chemin bosselé, sablonneux, la nuit, longues files d'hommes chargés comme des mulets de 25 à 30 kilos de légumes secs, de lait en poudre. Le fusil, le casque, les grenades. Pas à pas, pendant 30 kilomètres. De temps à autre, un coup de feu, une rafale, un cri. Dans la nuit épaisse, nous avançons en gémissant. Je ne sais comment j'ai pu résister. Plus tard, je devais en faire bien d'autres et je suis encore là. Inimable ce qu'une carcasse humaine peut contenir en réserve d'énergie. Je ne voulais pas mourir à Jérusalem, je voulais revoir Paris. Toutes mes misères, mes souffrances passées, me paraissent bien peu de chose à côté de ce que j'endurais. Dès l'aube, sous un soleil cruel, nous prenions position. La soif, un litre d'eau par jour. Les inévitables boîtes de singe qui nous soulevaient le cœur. La guerre quoi. Et outre les habituelles saloperies. Par exemple, la police qui veille à la discipline, mais qui reste prudemment à l'arrière. Lorsqu'un village vient d'être conquis, alors elle apparaît, car elle seule a droit au pillage (en termes administratifs : à l'inventaire et à la remise du butin au gouvernement). Nous savons ce que cela veut dire... La rage au cœur, nous assistions à des razzias, des orgies. Envie de leur ouvrir le ventre, à ces « cognes ». On se taisait. Ils nous auraient abattus.

Après Jérusalem et les impossibles corvées de ravitaillement, Bethléem. Garçons et filles, nous partagions exactement le même sort. Ici, à l'inverse du camp de Sainte-Maxime, pas de pudibonderie. La vie toute crue, comme à bord du rafiot. Ça traillait ferme de part et d'autre. Des morts, des blessés. Une fille qui a hurlé pendant trois heures avant de mourir. Son cadavre, ventre ouvert, intestins croulants, est resté deux jours en plein soleil. Une belle fille qui avait la foi. A l'arrière, à un kilomètre, au point d'eau, tout le monde de nu. Entre les sexes, pas de différence. On attendait la nuit pour boire, pour faire l'amour dans les trous de sable, l'amour furieux, stupide. Une rage de vivre malgré tout. Le vin était interdit. On en avait quand même. Dans le groupe (des Français, des Belges, des Allemands) se trouvait toujours un copain pour simuler un mal quelconque. Il revenait de Jérusalem avec du vin échangé contre nos infâmes boîtes de singe. Car les civils (les pauvres) crevaient de faim. Des soldats avaient organisé tout un trafic ; ils accumulaient dans quelques caves de la Ville Sainte un amas hétéroclite de linge, de pendules, de meubles, que sais-je ? De l'argent aussi.

Entre deux cadavres, on se saoulait, la nuit, à Bethléem. La discipline était assez relâchée. Il nous était d'ailleurs impossible de fuir. Devant nous, les Arabes. Derrière, la police. On buvait. Un matin, au petit jour, un copain, petit, noirâtre comme moi, est sorti de son trou, il s'est dressé en chantant je ne sais quoi. Il était saoul. Tellement saoul qu'il s'est écroulé en boule. Une pauvre petite boule avec une balle dans la tête.

(A suivre)

Voir le LIBERTAIRE des n° 333 ou 356.

CHRONIQUE ANTIRELIGIEUSE

« Plus le diable en a, plus il en veut avoir » !

Ce sont eux qui le disent

Carrefour, par la voix de M. Daniel Rops, nous offre de la grande pitié des prêtres de France.

Quant à nous, il nous aurait semblé prématuré de crier : « La religion se meurt, la religion est morte. » Notre impression aurait été, au contraire, qu'il y a actuellement beaucoup de gogos, capitotes, B.O.F. et autres trafiquants, qui donnent à leur argent — à une partie du moins — une odeur de sainteté. A voir la tête de nos curés économiquement faibles, on n'a pas l'impression qu'ils embonpoint leur vienne de lécher les murs ni que leur bedaine sacerdotale soit un accessoire de métier entièrement factice au même titre que les mains jointes et les yeux — châtiment — baissés.

Pour qui connaît les difficultés de la presse actuelle, il ne semble pas que le foisonnement de revues, journaux et périodiques bien pensants, soit un signe de pauvreté. A moins que l'imprimerie n'ait valeur de lettre de créance chez certains éditeurs ?

Mais revenons à nos moutons. Les moutons du Seigneur, et ceux que M. Rops s'ingénie à montrer sans laine sur le dos.

LES SERVICES SE PAIENT

Ce que ne dit à aucun moment M. Rops, qui évite de penser par trop en dehors des voies orthodoxes, c'est qu'une rémunération s'effectue, en général, selon les services rendus. Si le peuple ne paie pas ses prêtres (pourquoi veut-on que ce soient les siens après tout ?) c'est qu'on ne paie pas ses maîtres — et encore moins des maîtres abhorrés qui vous apprennent à les détester de jour en jour.

Ce que ne dit pas M. Rops, c'est que la période actuelle, troublée qu'il en fut, demande des hommes qui prêchent autre chose que la résignation devant un ordre établi, dont chacun sait qu'il se décompose et doit laisser place à un ordre de choses propre, net, sain. C'est que si l'Eglise est riche aujourd'hui, ce n'est pas par le nombre, mais parce qu'elle est au service de ceux qui paient, eux, des services rendus, et que ceux-là ont besoin que ceux-ci continuent. Et que les capitalistes, les impérialistes, les réactionnaires qui font déjà la ma-

rité du gouvernement, ont besoin d'être soutenus par une idéologie qu'ils sont incapables de promouvoir par eux-mêmes, et que l'Eglise, réactionnaire depuis ses origines, est leur seule arme idéologique réelle.

L'humilité, la résignation, l'attente d'un monde meilleur est une morale qui, bien qu'axée sur le futur, empêche trop sur le présent pour laisser la place à des esprits énergiques, combatis et clairvoyants.

L'HEURE DE FAIRE SES COMPTES

Mais M. Daniel Rops nous a fait voir que la résignation n'est pas la qualité de ceux qui la prêchent — et en attendant la formation d'un « syndicat des prêtres exploités et économiquement faibles », M. Rops suggère habilement l'instauration d'un impôt de 1 % sur le revenu des personnes baptisées, qui tarifierait leur « négligence comble » et ainsi changerait entièrement la situation.

A l'analyse, cet article trahit quelque chose qu'il est bon de signaler. C'est que si l'Eglise se met à crier misère, c'est, non pas qu'elle est pauvre, mais qu'elle craint de le devenir, et ceci mérite d'être expliqué. La collusion capitalisme-Eglise n'a pas apporté tous les fruits promis par cette dernière. Et le capitalisme en mal de soutien veut obtenir quelque chose en échange de son argent. L'Eglise a été incapable de lui apporter les masses populaires pieds et poings liés. Le peuple a dit non !

Il faut qu'il continue à relever la tête et à crier non à l'Eglise, fourrier du capitalisme, déformatrice et avilisseuse de la conscience populaire.

Pierre RENAN

Pour le vrai communisme

SOUSCRIVEZ !

C.C.P. LUSTRE Paris 8032-34

BATAILLE DE L'ENSEIGNEMENT

La malaise de "l'Ecole et de la Démocratie" !

MOUCHARDS OU PEDAGOGUES

PROPOSONS ce titre à M. Gallois Auguste, pour son infâme feuille : « L'Ecole et la Démocratie ». Cette publication, où signent sans honte des gens qui se disent enseignants, n'est qu'une officine de police plus ou moins déguisée, où se pratiquent à longueur de colonne l'insulte, l'intimidation, la dénonciation et le mouchardage.

Que M. Gallois ne se méprenne pas : notre propos n'est pas de défendre l'école russe, notre opinion est faite là-dessus et cela, sans le secours, combien tardif, de « L'Ecole et la Démocratie ». M. Gallois ne saurait-il montrer la boue sans se salir ?

Notre mépris est tout autre. On ne défend pas une cause en reprenant les armes et les arguments de l'adversaire. Et il est plus que regrettable qu'une revue qui veut dénoncer un système d'enseignement établi à l'étranger en vienne assez bizarrement à attaquer PERSONNELLEMENT des enseignants français. M. Gallois est-il persuadé que c'est là une bonne politique ? Qu'on ait raison conférerait-il le droit à l'intimidation ? (4) Est-ce en manière de justification qu'on trouve dans l'éditorial du même numéro cette phrase de Bossuet : « Nous ne saurions aimer ni tolérer ceux qui nous damment ni celle de saint Augustin qui demande, pour ramener les brebis égarées, « d'employer la verge et les coups... » ?

Si cela satisfait les commanditaires politiques et financiers de l'E. et la D., il est bon qu'on sache que les enseignants laïcs de France sont loin d'être satisfaits. Certains en ont même eu à douter. OBJECTIVEMENT, des informations qu'on leur apporte. Joli travail de persuasion, Monsieur Gallois. Que les arguments qu'on apporte soient convaincants objectivement, tous seront convaincus. Mais que l'on soit fier de recourir à ce PAR OI DRE ? — à des attaques qui font éprouver un réel malaise, que pour se défendre on emploie les arguments de ceux-là mêmes que l'on combat, cela ne mène plus à rien. Sinon à faire rire. Et l'on n'a pas toujours les rieurs avec soi.

Une arme à double tranchant

QUI donc M. Gallois espère convaincre en écrivant : « [Ma publication...] payée je ne sais par quelle caisse capitaliste ! » « Alors, dix publications staliniennes en France s'adressent au monde de l'Enseignement, quels sont donc les dispensateurs de capitaux qui paient [ces] dix publications ? » Ainsi, M. Gallois se range dans le même sac. Cela n'arrange personne.

Et encore : « Certains nous accusent dans nos échos de mouchard d'une manière indigne... » Et aussitôt de démontrer que ces mouchards ne sont pas la moitié de ceux qui existent outre-réseau de fer... Cette moitié est de trop et n'exerce rien, pas même le recours à l'humour : « C'est pour évi-

ter que nos collègues... nos élèves subissent un sort pareil, que nous combattons tous ceux qui acceptent de tels procédés... contre leurs adversaires [sic]. »

Quand donc « L'Ecole et la Démocratie » finira-t-elle par « cracher le morceau » ? Pour opposer à l'école russe au service de l'Elat préchère-t-elle bientôt, elle aussi, une école mise au service de l'Elat — de l'Elat français, bien entendu ?

Alors, Monsieur Gallois, vous n'aurez plus les seuls stalinistes à combattre. Les éducateurs libertaires et tous les enseignants dignes de ce nom vous diront non. L'école doit être au service de l'enfant, au service de la classe ouvrière.

P. RENAN.

(1) A la suite de la dénonciation d'une normalienne, M. Gallois, dans le but d'effrayer les membres de la cellule Casanova, de Saint-Germain-en-Laye, se permet d'annoncer fièrement : « Nous avons les noms ! » (N° 6, mars 1953.)

Un ministre honteux

M. André MARIE

M. André Marie, ministre cléricale placé par la réaction à la tête de l'enseignement laïque, est allé présider à Moulins les manifestations du cent-cinquantième de la Lycée Banville, premier lycée de France.

Mais la venue du ministre ne fut signalée qu'au dernier moment, ce qui ne permit pas à la section du Syndicat des Instituteurs de préparer une manifestation de masse. Toutefois, nos camarades instituteurs de la F.A., d'urgence, tirèrent un tract dont quelques centaines furent lancés avant que les flics, éberlués, aient pu s'élancer sur nos camarades. Ceux-ci, appréhendés aussitôt, furent conduits au commissariat de Moulins où, après quelques heures on les avisa que M. le ministre leur accordait la grâce de ne pas les poursuivre.

M. André Marie ne tient pas, en effet, à la publicité. Silence sur son arrivée, silence sur son départ, silence sur le geste de nos camarades : pas de tambour avant, pas de tambour après. Le ministre honteux !

Mais le geste de nos militants n'est pas resté sans écho, malgré le silence de la presse, au moins dans les milieux laïques du département dont les responsables furent trop contents de se pavaner à proximité du ministre. Les professeurs du lycée, qui assistaient bêtement aux manifestations du cent-cinquantième, ne doivent pas être très fiers non plus.

A l'Ecole Normale de Versailles

APRES les brochures ostant les vertus militaires voici les films projetés gratuitement par les services de l'armée de l'air. Décidément on nous gâte à l'Ecole Normale de Versailles. En apparence quoi de moins inoffensif qu'un « historique de l'aviation » ? En fait d'historique nous avons tout d'abord pu apprécier (une fois de plus) cette vieille amitié qui unit notre pays à une grande nation d'outre-Atlantique.

Bienfaits de la civilisation américaine : confort des bases du Texas, de l'Arizona, de la Floride, jeunes Américaines sympathiques et déshabillées et moyens de destruction ultra-modernes ; voilà tout ce que nos jeunes pilotes peuvent apprécier au cours de leur stage. Engagez-vous dans l'armée de l'air !

Nous craignons que ces messieurs se soient trompés de porte : l'Ecole Normale n'est pas une caserne, ni les instituteurs des sergents-recruteurs. Nous avons une autre conception du progrès que les généraux de Wall Street.

Le mécontentement était visible et plusieurs de nos camarades l'ont manifesté en quittant la salle. Nous espérons qu'à l'avenir ils ne seront pas dupes de cette propagande introduite hypocritement dans notre école, et qu'ils réagiront plus vigoureusement encore.

Entre deux films acceptables on nous a servi ce film sur l'entraînement des pilotes français aux U. S. A. Il s'agit bien de propagande, la séance était gratuite évidemment et organisée par le surveillant général qui s'occupe d'autre part de distribuer des brochures et de recruter pour la P. M. (1). Il faut noter d'autre part que la lecture des journaux est interdite à l'école ainsi que toute propagande.

L'hypocrisie a consisté à nous annoncer : un historique de l'aviation. UN NORMALIEN DE VERSAILLES.

(1) Préparation Militaire.

Au delà des marchands d'illusions démagogiques

La mort de Staline a incontestablement été le signal d'un renouvellement de style dans la diplomatie Est-Ouest. Offensive de paix, conciliation, coexistence, le monde entier guette les moindres paroles rassurantes que peuvent proférer les grands en magnanime hommage aux peuples attentifs.

Chacun, avec des tremolos dans la voix, y va de quelques couplets élégiaques sur la paix et les plus audacieux sortent des plans de règlement des problèmes en suspens capables de satisfaire toutes les parties.

Le discours d'Eisenhower du 16 avril, la réponse de la « Pravda », le spectre de la tour Eiffel de Bidault, jalonnent cette route de l'illusion.

Or, croire à l'arrêt de la guerre froide, au règlement définitif des conflits en cours et au désarmement à plus ou moins brève échéance n'est qu'une pieuse vue de l'esprit. Pour imaginer une idylle entre les deux blocs, il faut fermer les yeux sur les réalités. Il faut oublier que le réarmement en cours est une nécessité économique vitale du capitalisme et que celui-ci ne peut que continuer à porter en lui la guerre jusqu'à sa mort.

Il n'est que de se pencher sur la situation économique outre-Atlantique pour s'apercevoir de l'immense des promesses du gouvernement américain.

L'ECONOMIE DE GUERRE AUX U.S.A.

15 % du produit national brut furent en 1952 aux U.S.A. absorbés par les dépenses de défense nationale. Si ces 15 % étaient encore loin des 40 % de 1944, ils n'en représentaient pas moins une part très importante de l'activité économique arrachée à la crise. En effet, si elle était privée de cet appoint décisif, l'économie américaine ne pourrait qu'être entraînée, par contre-coups successifs, dans une crise qui, à brève échéance, paralyserait tout le régime. Cette marge de sécurité de 15 % par rapport au produit national brut est plus élevée dans les secteurs vitaux de l'industrie : 20 % de la production General Motors, beaucoup plus encore pour l'aéronautique et enfin la presque totalité de l'industrie atomique, a, seule, évité jusqu'ici aux U.S.A. la crise qui les menaçait avant la providentielle guerre de Corée.

C'est en effet, en 1950, devant la perspective d'un nouveau 1929 que, aculé devant le dilemme : suicide ou réarmement, le capitalisme américain a choisi le réarmement, comme il avait déjà choisi d'une manière mesurée mais sûre, depuis 1938, comme les capitalistes européens et japonais l'avaient déjà choisi avant chacune des guerres mondiales.

Le dilemme aujourd'hui reste le même pour tous les capitalistes (avec une urgence plus ou moins grande suivant le dynamisme propre de cha-

cun d'eux) ou bien se laisser aller à la baisse des prix, à la déflation financière, à la récession économique, à la vente, au chômage, au marasme et à la crise, ou bien choisir résolument l'unique stimulant économique garantissant le plein emploi et l'expansion : le réarmement.

Car par-delà les discours généraux et les plans de paix détaillés, peut-on sérieusement discerner une solution foncièrement pacifique, une solution qui jette vraiment les bases d'une paix durable, une solution qui soit autre chose que l'économie de guerre ?

Economie de guerre qui, si elle n'est pas synonyme de guerre, si même elle peut avantageusement se prolonger sans guerre, postule néanmoins un climat de préparation de guerre et finit toujours par mener à un conflit armé inévitable à long terme.

Comment les dirigeants occidentaux feindront-ils longtemps de faire face à cette panique de paix (« peace scare ») qui saisit actuellement les milieux financiers ? Va-t-on longtemps essayer de se convaincre en publiant que « La Paix n'est pas terrible » (tel est le titre d'une brochure récemment éditée à Wall Street).

AUTRES SOLUTIONS CAPITALISTES ?

Il ne faut pas voir dans la reprise par Eisenhower du Point IV de Truman sous un autre nom qu'un morceau de propagande. Le capitalisme est incapable de porter secours aux pays sous-développés, harcelés par la faim, d'une manière désintéressée. Quant à venir investir des capitaux dans ces pays, la chose est de plus en plus ris-

quée, depuis l'adoption, le 11 décembre 1952, par l'O.N.U. de la résolution présentée par l'Iran et la Bolivie et qui reconnaît le droit à la nationalisation des ressources naturelles d'un pays sans qu'aucun gouvernement étranger ne soit autorisé à prendre la défense des intérêts de ses nationaux lésés de ce fait, et sans qu'aucune requête en indemnisation ne soit prise en considération.

Puisque l'impérialisme yankee ne peut pacifiquement procurer un exutoire suffisant en Asie, en Afrique et en Amérique latine, à l'expansionnisme économique des U.S.A., la reprise des échanges Est-Ouest apportera-t-elle le palliatif rêvé à la crise menaçante ? Peut-être en ce qui concerne certains secteurs de l'industrie européenne, particulièrement anglaise, mais certainement pas pour les U.S.A.

Alors faudra-t-il se tourner vers une nouvelle expérience rooseveltienne ? Mais là aussi c'est l'économie de guerre à brève échéance, car les mesures d'élevation du pouvoir d'achat ou les grands travaux civils ne sont convenables que dans un régime capitaliste que pour faire démarquer une économie et l'embrancher plus docilement sur le réarmement.

D'ailleurs, a-t-il jamais été sérieusement question d'autre chose que d'économie de guerre dans les sphères dirigeantes ? Le récent conseil de l'O.T.A.N. prouve que non : plus d'un demi-milliard de dollars de commandes

américaines « off shore » d'armements viennent d'être acceptées par les industries françaises, belges, néerlandaises et britanniques.

D'autre part, la préparation du budget 1953-1954 des U.S.A. montre que, quoi qu'il arrive, il n'est question ni de diminuer les dépenses de construction de bases militaires qui sont maintenues à 2,3 milliards de dollars par an, ni de ralentir l'essor des commandes aéronautiques qui passent de 7 à 8 milliards, ou du programme atomique qui passe de 2 à 2,5 milliards.

A côté de cela, on peut toujours parler de paix, de volonté de paix, ou même de possibilité de paix.

La paix ne sera pas réalisée par l'accolade fraternelle des hauts bureaucrates stalinistes avec les grands monopoles capitalistes réconciliés, mais seulement quand les uns et les autres auront disparu de la scène.

Il ne peut être question, pour aucun prolétariat, de faire la paix avec le capitalisme, car ce dernier ne peut faire la paix ni avec lui-même, ni avec son fantôme symétrique : le stalinisme.

J. PRESLY

AMI LECTEUR

Achète toujours le « LIB » chez le même marchand

LE LIBERTAIRE ne peut vivre que par l'aide constante de ses Lecteurs

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

SOUSCRIVEZ ! ABONNEZ-VOUS !

C.C.P. René LUSTRE — PARIS 8032-34



PAOLO FLORES

L'anarchisme et l'idée de classe

(Du journal anarchiste « Fede ! » de Rome, extraits de l'éditorial du n° 130, 22 août 1926).

Nota. — Paolo Flores, un de nos meilleurs cerveaux de l'autre après-guerre, fut emporté en 1927 au cours d'une violente maladie, à 24 ans. Paolo Flores n'avait donc que 23 ans quand il écrivit cet article. La vigueur de sa pensée n'en est que plus remarquable.

L'n'est pas rare de trouver dans les écrits théoriques et tactiques de quelques représentants actuels de l'anarchisme la critique inexorable et le net refus de l'idée de classe...

Tel est le cas du camarade D. A. de Santillan, lequel n'hésite pas à repousser résolument le concept de classe, l'attribuant totalement au marxisme et l'accusant de fatalisme et pire. Nous sommes parfaitement d'accord que la notion de classe du syndicalisme est unilatérale et insuffisante, mais il ne faut pas pour cela la repousser en bloc. Il faut, au lieu d'examiner les déficiences du syndicalisme, rechercher une notion plus mûre et organique de ce qu'est le prolétariat. L'idée de classe n'est pas une chose née du cerveau de Marx par le choix théorique d'un penseur original : elle s'est formée lentement dans la conscience des travailleurs et des penseurs socialistes de la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles...

L'idée de classe naquit donc dans la conscience révolutionnaire comme une garantie contre les illusions démocratiques, comme la reconnaissance d'une solidarité d'intérêts entre la majorité des opprimés et comme le symbole de la plus ferme volonté de ne pas se laisser davantage utiliser comme instrument des démagogues de la bourgeoisie. La notion selon laquelle la liberté et la justice devaient et pouvaient être réellement instaurées dans une société libre par l'œuvre des opprimés eux-mêmes, par ceux qui, dans une révolution n'espèrent rien d'autre que de briser leurs chaînes, fut encore une notion inhérente au prolétariat.

D'autre part, la liberté ne doit pas se comprendre abstraitement, en dehors des conditions historiques de l'époque dans laquelle on vit, conditions qui constituent une donnée qu'il est nécessaire de connaître pour transformer la société selon nos aspirations. Autrement, en l'absence de toute idée exacte éclairant la conduite de chacun, au lieu de la liberté rationnelle qui se réalise dans l'égalité, on obtiendrait le pur arbitraire individuel qui engendre nécessairement la lutte pour la domination.



La mort est mon métier

de Robert MERLE

(Prix Goncourt 1949)

L'A pauvreté d'imagination de l'auteur qui n'est capable de tirer de l'immense tragédie que fut le national-socialisme pour le peuple allemand que ce portrait outré jusqu'à la caricature d'un chef S.S., classe Robert Merle aux premiers rangs de ces auteurs chauvins, farouchement, stupidement antioches dont la réputation de nocivité n'est plus à faire.

Ce « Teuton » parfait, automate borné, bête humaine sans nerfs, d'une obéissance absolue, d'une cruauté et d'une inconscience au-delà des bornes de l'humain, est un condensé de tout ce que les auteurs qui tricolorent de la « remington » ont fait de mieux.

A tel point que l'on peut se demander un instant si l'auteur n'a pas voulu faire une charge, un « à la manière de... ».

Mais il faut déchanter, « La Mort est mon métier » est la sécrétion propre — si l'on peut dire — de ce drôle de

Merle, un oiseau qui manque décidément de branche.

Bien entendu cette navrante pauvreté a été accueillie par « France-Dimanche » qui la publie en feuilleton.

Reproduction autorisée pour tous pays, y compris « France-Dimanche », par « Les Lecteurs écrivains ».

Cela s'appelle l'aurore

d'Emmanuel ROBLÈS

(Éditions du Seuil)

Un excellent roman d'Emmanuel Roblès. Un drame de la misère et un roman d'amour contés avec le talent que l'on connaît à l'auteur de « La Mort en face ». On ne s'explique pas en lisant « Cela s'appelle l'aurore » que la critique de ce pays ne fasse pas une plus large place à l'un de nos meilleurs romanciers. Nous y reviendrons.



Petits Films :

On a pu souvent déplorer l'absence d'un témoignage cinématographique véritablement révolutionnaire (nous le faisons encore il y a quelques semaines), concernant certains grands moments de l'histoire, la guerre d'Espagne entre autres. Mais doit-on en conclure que le septième art n'a rien fait en ce domaine ? Très heureusement, non.

Le cinéma russe, par exemple (celui de 1920-1930), s'est plus particulièrement penché sur les problèmes généraux et les glorieuses périodes de la lutte prolétarienne, ceci au moyen de grands films du type : *Cuirassé Potemkine*, *La Mère*, *Tempête sur l'Asie*, etc. Dans le reste du monde, par contre, le contenu révolutionnaire et social s'est généralement cristallisé en DOCUMENTAIRES, lesquels traitaient à la fois de L'HISTORIQUE (Terre d'Espagne, 400 Millions, Borinage, tous réalisés par le grand documentariste hollandais Joris-Ivens) et du QUOTIDIEN, observation minutieuse des petits faits de la vie (*Terre sans pain* de Bunuel, *Zéro de conduite*, *A propos de Nice* de Jean Vigo, *Aubercilliers* de Prévert et bien d'autres).

A l'heure actuelle, l'effort en ce sens de quelques jeunes cinéastes courageux se poursuit, et il n'est que de se rappeler l'admirable *Sang des Bêtes* et *Hôtel des Invalides* de Franju ainsi que du poignant *Désastres* de la guerre de Pierre Kast, pour être persuadés de la vérité de leur combat. Mais de cela, nous reparlerons un autre jour. Aujourd'hui, nous voulons revenir et nous attarder sur le passé, un passé relativement récent avec *Aubercilliers* de Prévert, plus lointain avec *Zéro de conduite* de Vigo, ces deux films seront prochainement présentés à nouveau par le Comité Régional de la F.A.

Bien avant guerre, Georges La-combe avait réalisé un documentaire de grande valeur : *La Zone*. En 1947, Prévert présentait le même sujet avec *Aubercilliers*, film toutefois enrichi d'une technique évidemment très supérieure et surtout de l'humour à la fois féroce et tragique propre à son auteur. Ce documentaire, réalisé en pleine banlieue ouvrière (au milieu d'une population plutôt hostile et honteuse de voir ainsi photographier son dénuement) fit goûter les braves gens des salles d'exclusivité : ça n'était pas possible, une telle misère n'existait pas à notre époque, pour tout dire le film était indécemment ! La marmaille s'entassait

dans des chambres sordides, l'eau prise au robinet de la rue, les vacances dans le ruisseau, tout cela nous est présenté avec force et émotion par un homme dont on peut dire, malgré sa dégénérescence bourgeoise actuelle, qu'il nous laisse un témoignage véritablement social.

Avec Jean Vigo, notre cher Jean Vigo, nous nous sentons toujours émus de repérer du cinéaste dont l'œuvre soit vraiment celle d'un anarchiste. Fils d'Almeryda (réducteur du *Bonnet Rouge*), Jean Vigo eut une enfance assez sombre. Au pensionnat, on le mettait en quarantaine, les autres enfants l'appelaient « fils de traître », les professeurs plus stupides encore que les enfants (inconscients, eux) s'acharnaient sur le petit garçon triste. Jean Vigo s'est souvenu de tout cela dans *Zéro de conduite*, film décrivant un

pensionnat de province, et, s'il absout les enfants (en homme sensible et intelligent qu'il fût), les professeurs, proviseurs et fonctionnaires de tout poil en prennent un sacré coup ! Tout le film, sous des dehors presque neutres, est une attaque extrêmement violente de la société, de sa férocité et surtout de sa stupidité. La scène finale en particulier, où, pendant la distribution des prix, tous les officiels sont bombardés à coups de bouteilles d'encre et de bouquins par les écoliers grimés sur le toit, est une de celles qui font toujours le plus de plaisir à voir et revoir. Pourtant, parmi ces « grandes personnes » détestées, une exception : le jeune professeur, le copain de ses élèves, celui qui joue au ballon avec eux, celui qui voudrait en faire des hommes dignes de ce nom, celui-là sera aimé et respecté par les gosses.

mais ses chers « collègues » auront sa peau...

Le film date de 1932, soit ; ne faites pas attention à la technique, le cœur mis par l'auteur à la réalisation de cette œuvre supplée à tout. Rappelons pour mémoire que Jean Vigo, le cinéaste anarchiste, celui que même les staliniens respectent (voir l'opinion de Sadoul dans son *Histoire du Cinéma*), réalisa en tout et pour tout deux documentaires, un film court : *Zéro de conduite* et un grand film : *L'Atalante*, au cours duquel il devait prendre froid. Épuisé, Jean Vigo mourait à 29 ans, sans voir son grand film achevé. Grâce aux pionniers de son espèce, le cinéma révolutionnaire a pu naître, croître et survivre. Il appartient à tous de ne pas le laisser assassiner.

CHRISTIAN.

PERSPECTIVES DU CINÉMA ITALIEN

par Aldo VINAZZA
Correspondant des G.A.A.P.

LES jeunes énergies culturelles italiennes, après avoir brisé les liens d'un conformisme de trente ans, découvrent puissamment après la guerre, leurs sentiments cachés et réprimés, les exigences d'un renouvellement culturel, élaborés sur des textes et dans la réalité, pendant trente ans de résistance active et passive au fascisme, de tout un peuple.

Avec des théâtres détruits, avec des acteurs non professionnels et avec des moyens très faibles, le cinéma italien sut donner au monde de complètes œuvres d'art, sous tous les aspects, œuvres qui n'avaient rien de commun avec la propagande, ni avec la recherche stylistique poussée à l'extrême (comme ce fut le cas de beaucoup d'industries cinématographiques, en premier lieu en Amérique), mais qui étaient la représentation et l'interprétation d'une réalité, de faits singuliers ou de situations d'une vérité générale.

Les films italiens étaient peu nombreux, mais bons. Aujourd'hui la situation n'est plus la même. En 1952, 146 films au moins ont été tournés, et les recettes des films italiens ont augmenté. Nous pourrions croire que le cinéma italien est en train de faire un pas en avant, qu'il va en s'affermissant toujours davantage autant en Italie qu'à l'étranger. Écoutons ce que disent les meilleurs metteurs en scène et scénaristes italiens. Voici les déclarations qu'ils firent pour le journal « Vie Nuova » :

Cesare Zavattini : « Nous nous sommes rendus compte que l'Italie avait un corps vivant, grouillant d'hommes, nous avons découvert la Sicile et les environs de Rome, nous avons senti monter du fond de l'âme populaire un besoin de justice et de sincérité comme il ne s'était encore jamais manifesté. Cette difficulté vitale, le cinéma néo-réaliste l'a pour toujours fixée. Qu'arrive-t-il maintenant ? Des personnages habillés en « tutu » apparaissent en disant : « le néo-réalisme est fini ! » Le cinéma retourne aux grands thèmes, aux formes traditionnelles que seul le secours d'une complexe fiction littéraire peut permettre d'édifier.

Nous revenons finalement au cinéma imaginatif, au cinéma d'art... »

Qui, aujourd'hui, frappe sur l'épaule de De Sica, afin qu'il se décide à partir en Amérique, sur celle de Rossellini pour qu'il se consacre aux romans de Colette, de Blasetti, de Castellani, afin qu'ils s'engagent totalement avec les tragédies de Shakespeare ?

Je lutterai, pour ma part, pour réaliser avant tout « Italia mia », film pour lequel Zavattini et Rossellini se sont battus, ont travaillé, rencontrant l'obstruction constante des financiers, et la sourde opposition du gouvernement italien.

Après Zavattini, De Sica revient de l'impossible espérance américaine, en homme qui garde encore sa dignité : « Il est difficile de se comprendre avec les Américains ; notre sensibilité réaliste est aux antipodes de leur technique, et du sens rigide, formel, bien que parfait, de notre profession. »

La production italienne augmente démesurément en quantité. Mais la qualité disparaît de plus en plus. Nous étions à l'avant-garde. Mais aujourd'hui, sur plus de cent films, nous ne réussissons pas à tenir dignement notre participation aux festivals internationaux.

Après « Stazione Termini », j'entends continuer le thème qui va de « L'adri di biciclette » à « Umberto D ». Et qui me financera ?

Voilà la tragédie de notre cinéma. Le gouvernement est prodigue de subventions et d'appuis pour le genre de films « fumettistica », ou pour les revues documentaires comme (« Settimana Incom », qui sont en train d'envahir nos salles de projections. Il protège aussi largement la « morale » publique, interdisant la projection de film tel que : « Le Diable au corps », « Le Cuirassé Potemkine », « La Madre », etc., etc. Il est d'ailleurs tout aussi prodigue de vengeances et d'obstructions pour le cinéma réaliste que pour le cinéma qui ne veut pas se convaincre que l'Italie de De Gasperi ne ressemble pas au Paradis Terrestre !

Alberto Lattuada nous le dit aussi : « Le scénario était déjà prêt. Le roman de Moravia (« La Romana ») avait eu un grand succès éditorial, ne se limitant pas à l'Italie. Cependant d'insurmontables difficultés de censure s'opposèrent à la réalisation du film. » Et Giuseppe De Santis : « Le climat de menace, et de chantage dans lequel s'accomplit le projet et l'enregistrement d'un film est tel que le producteur le plus courageux n'a plus la force nécessaire pour tenter de faire un scénario qui exprimerait ses plus profondes exigences humaines et poétiques. Ce n'est pas suffisant, il y a en plus une auto-censure préventive : on pourrait citer des dizaines et des dizaines de cas où l'intervention bureaucratique ou gouvernementale coupa le dernier morceau d'aile aux projets de film qui essayaient de prendre leur vol. Oui : le cinéma italien est en train de devenir comme le poulet de « La felpa dell'oro ». Une foule hagarde a brandi son fusil en le suivant pour le chasser. Mais le poulet proteste, se défend, dit qu'il ne veut rien faire qui ne soit pas humain, et qui ne serve l'avenir des hommes ; hélas ! le persécuteur alterne les flatteries avec les hurlements menaçants, vomissant sur lui toutes les injures de ce monde, et attendant seulement le moment de presser sur la gâchette. »

Telles sont les perspectives du cinéma italien présentées par les meilleurs metteurs en scène italiens. Perspectives sombres, de lente suffocation d'une tendance artistique qui veut se défaire de la tradition de forme qu'est l'art-pour-l'art : celle de Mussolini hier et de De Gasperi aujourd'hui.

La constitution bureaucratique italienne, après la secousse de 1945, va en se renforçant et l'Etat crée de nouveaux organes de répressions et de réglementations. Il ne veut, ni ne peut, supporter qu'une expérience historique, telle que la « résistance » serve à un renouvellement culturel. Le cinéma est une arme puissante et la bourgeoisie, l'Etat, veulent être les seuls à s'en servir.

Léon Morin, prêtre

de Béatrix BECK (Prix Goncourt 1953)

L'ACTION se déroule pendant l'occupation, autour de Léon Morin, le plus parfait petit curial de choc révé par une chétaine scout ou par une adhérente des J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique).

Pas bégueule de vache pour un sol, prêt à tuer son prochain pour le plus grand bien de la Patrie, pas trop porté sur les histoires de trou du cul (trou du Denier à Dieu, en langage sacré) et avec tout ça, un peu là, le gars, pour les conversions : juives, communistes, collaboratrices, cocottes, toutes y passent.

Il faut dire aussi, qu'il est joli garçon. Mais il faudrait être un bien triste mécréant pour penser qu'une si basse considération matérielle puisse influencer tant peu la venue au berceau du Saint Père des brebis égarées par le voisin. D'ailleurs, l'auteur n'a pas voulu cela, mais allez donc intéresser les petites de la J.E.C. (Jeunesse Etudiante Chrétienne) à un curé qui serait vieux et mal fichu !

Du pur et beau, voilà Léon Morin. Ah ! ce n'est pas lui qui rendrait les enfants Finally.

Tel quel, il suffisait pour faire mouilloter toute la section féminine de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), mais Béatrix Beck a voulu mieux faire encore. Et de donner au curé de son cœur un langage mâle et coloré, voire argotique.

Malheureusement le jargonnisme son corbac est celui que les petits boutonneux des « patros » ramassent dans les vieilles collections du « Pélerin » et s'essayaient à jaspiner... il y a une vingtaine d'années. Manque de vase et de documentation.

Résumons le roman, après tout cet ouvrage ne va pas se vendre à des dizaines de milliers d'exemplaires. Tant pis pour la place. Et puis ça en vaut la peine.

L'héroïne est veuve, mère d'une pe-

titte fille et farouchement athée, en conséquence de quoi elle va se confesser, page 70. Elle se convertit, page 111, Communion quotidienne, page 127. Intermittences patriotiques puis, page 157 un bel exemple de charité chrétienne : une camarade de l'héroïne va être fusillée par les patriotes. Faut-il la prévenir, la laisser fuir ? Sur les conseils de ce brave cœur de pasteur on n'en fera rien et la petite amie sera fusillée. Faut de l'amour pour son prochain, mais aussi du discernement.

Page 177, la libération : un soldat américain tente de violer l'héroïne qui en creève d'envie mais qui communique tous les matins, alors...

Page 201 et pendant la messe, Morin la frôle. « Il m'a frôlé avec son aube. Tu devines dans quel état ça m'a mise », confie-t-elle à son amie. Le lecteur commence à deviner, lui, que décidément les soldats américains ont tort de boire du coca-cola.

Page 223, ça déborde : « Viens » dit notre convertie, venue depuis des mois, à Morin qui « se rejette en arrière ». Repentir édifant, page 224 et fin de la rigolade, page 237.

Les 40 académiciens Goncourt, lassés d'être traités de vieux croûtons, ont certainement voulu, par ce choix, marquer un encouragement à un genre de littérature destinée aux jeunes.

On pourrait, certes, leur reprocher un manque de neutralité, mais qui nous dit que l'an prochain ils ne couronneront pas une œuvre laïque de la même qualité, par exemple : « Bibi Fricotin s'amuse » ou « Robinson Suisse » ?

Quant à Béatrix Beck, qu'elle ne se décourage pas : j'ai sous les yeux un petit ouvrage destiné à la même clientèle que son bouquin (à une clientèle à peine plus âgée) : « Conseil aux jeunes mariés », qui a « l'imprimatur » et tout, qui est même distribué par le curé de ma paroisse. Et bien, cet ou-

vrage qui est moins naïf que « Léon Morin prêtre » mais par contre fourmillement plus porno, deux fois plus mal écrit et trois fois plus idiot, n'a jamais eu le moindre prix littéraire. Ça prouve bien que la valeur est parfois récompensée, non ? Courage Béatrix.

R. CAVAN.

LA RADIO

« La religion est l'opium du peuple », disait l'autre bourgeois enrévolutionné. Se référant à cette maxime, les vieux conscripts de la radicalité et de la esoffierie, après avoir noué leur barbe en noué papillon, ont pris un petit air malin afin de justifier à leur manière l'exploitation de l'homme par l'homme.

Il est une vérité sociale que ces gens feignent ne pas comprendre, à savoir

RECHERCHE DE LIVRES

Les œuvres complètes de Bakounine (6 volumes, édition Stock) sont très difficiles à trouver. La bibliothèque de la 2^e Région propose aux militants ou sympathisants qui en posséderaient un ou plusieurs tomes dépareillés l'échange de ce tome contre le très beau livre « Juin 36 » ou un autre livre de leur choix d'un prix approchant (550 fr.).

Envoyez les propositions à : 2^e Région F.A., 145, quai de Valmy, Paris-10^e.

Divers aspects de la pensée contemporaine

sauf l'aspect prolétarien

qu'un ouvrier anticlérical est infiniment plus proche d'un compagnon de travail chrétien que d'un patron de combat, si bouffeur de curés soit-il.

Pour nous ouvriers, l'attitude bourgeoise voltairienne de l'ensemble de la Pensée est des plus équivoques.

Ce dimanche, la féminisme fut sur la sellette. Il fut fait grand cas de la conquête du bulletin de vote pour les femmes. Avec cela nos camarades ouvrières ne sont pas fauchées. Sur ce que représente le féminisme pour les femmes pauvres, il n'en fut pas question. Telle adolescent d'un foyer de chômeurs pourra apprendre, écoutant la radio, qu'elle a une licence ès sciences dans son sac à main puisque l'Université est ouverte aux femmes. L'ouvrière, exténuée de quarante heures de travail à l'usine et d'environ trente heures de travail au foyer, deviendra optimiste d'apprendre qu'elle a le droit d'engraisser les patrons grâce à la promotion féminine du travail. Car il est bien entendu que les conquêtes féminines sont les mêmes pour la « cheffesse d'industrie » vivant dans le confort et la femme de ménage, vivant en taudis, venue lui laver la vaisselle afin de ne pas grever de faim.

Soyez sincères, en matière de féminisme, vous en êtes restés à la République de Platon à la Libre-Pensée : égalité des sexes dans la bourgeoisie et maintien de l'esclavage prolétarien, femmes et hommes — pour engraisser, vêtir, loger la bourgeoisie parasite, hommes ou femmes, athées ou spiritualistes.

L'éternel truand

Je ne crois pas plus au mythe du brave général qu'à celui du chevalier fin bouche, mais il est difficile d'oublier que la police trouve ses provocateurs pour discréditer le mouvement ouvrier. Il est également bizarre de s'apercevoir que le fils de famille se livrant à l'exotisme social ne trouve généralement que des maquereaux et des putains ; que le petit bourgeois découvrant un beau jour le peuple au volant d'un taxi, « n'essouffé jaspiner que de la pogne gauche », que filles ou fils de famille au grand cœur, se penchant sur l'enfance malheureuse, ne trouvent que des tarés chez les gosses de la rue. Il est pourtant une chanson infiniment belle chez les gosses de la rue, mais les prétentieux, les vanneurs ne peuvent l'entendre.

La vie en rouge, Paix et Liberté

Avec vous, il n'est pas nécessaire d'annoncer la couleur. Vous jouez bien et ramassez les plis à tous les coups... vous jouez tout seuls. Dire qu'il faut payer la taxe radiophonique pour subir vos couillonnades.

A. CHANCELLE.

LE LIVRE DE LA SEMAINE

G. Woodcock et I. Avakoumovitch
PIERRE KROPOTKINE

Le Prince Anarchiste

Le livre consacré au Prince Pierre Kropotkine n'est pas seulement la biographie d'un personnage très intéressant et très sympathique, mais aussi et surtout l'histoire plus ou moins ignorée jusqu'ici du mouvement anarchiste en Europe et de l'influence qu'il a eue directement ou indirectement, sur les événements politiques de 1860 à 1920.

Prix : 835 fr. franco de port.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Commandes à R. Lustre, 145, quai de Valmy,
C.C.P. 8032-34

Pour vos commandes de librairie, consultez toujours le numéro du journal de la semaine en cours.
Les prix indiqués sont compris franco

Actuelles (chronique 44-48) A. Camus 370
Réflexions politiques (1932-1952) Beuve-Méry 480
L'Ere des organisateurs J. Burnham 435
Pour vaincre la peur A. Evran 555
Le bonheur intime Dr Riad 615
La fonction de l'Orgasme W. Reich 795

Essai sur la condition ouvrière ... M. Collinet ... 540
Le juif antisémite Bontemps 230
Discours de la servitude volontaire C. Berneri 130
L'homme révolté La Botz 330
La jeunesse de Lénine A. Camus 680
Lénine et Trotsky B.-O. Wolfe 420
Lénine, Trotsky, Staline — 570
Le rôle d'accusé — 420
Les Américains Roger Grenier 490
K. Marx G. Goré 405
Esprit du syndicalisme L. Trotsky 320
Voyage sans cartes Collinet 580
Secret et violence G. Greene 585
Le Parti Travailliste de Gde-Bretagne G. Glaser 745
Le feu qui prend F. Renaudeau 380
Les Marais J. Cayrol 480
D. Rolin 420

Histoire économique et sociale des U.S.A. Franck 525
Magonne G. Nançay 420
Les expériences syndicales internationales G. Lefranc 870
Les expériences syndicales en France de 1939-1950 — 540
Les deux sœurs D. Rolin 420
L.-F. Céline tel que j'ai vu M. Hendus 380
Le cœur net G. Regier 675
Héloïse et Abélard C. Marker 420
Bon pied bon œil R. Vaillant 210
Barnum — 330
Molière en Afrique noire A. Sergent 480
L'art nègre P. Ringal 380
Behel Merryday U. Sinclair 295

Du Contrat social J.-J. Rousseau 555
Bakounine Kaminsky 390
Agastino A. Moravia 145
La Tour d'Ezra Koestler 405
Le Zéro et l'Infini — 375
La Lie de la Terre — 375
Ravage R. Barjavel 150
L'atelier de Marie-Claire M. Audoux 150
Le nan gigantesque Kahler 280
Jour de famine et de misère N. Doff 210
Le trimard E. Bachelot 250
Les orgues de l'Enfer Molaine 330
Le cimetière de Saint-Médard — 570
Nucula H. Pichetto 420
Qu'une larme dans l'Océan M. Sperber 450
Sur les pas de Morell F. Neumann 735
Propos subversifs S. Faure 385

1^{er} MAI ULTIMATUM

de la classe ouvrière à la bourgeoisie

LE 1^{er} MAI 1887, les martyrs anarchistes de Chicago au cours des grèves pour la journée de 8 heures, étaient arrêtés puis condamnés par les juges des Etats-Unis, et 5 sur 8 exécutés le 11 Novembre suivant.

EN 1889, le Congrès International de Paris décidait de choisir le 1^{er} Mai, en souvenir des martyrs de Chicago, comme journée internationale de revendication pour la journée de 8 heures.

JUSQU'EN 1936, une C.G.T. de quelques centaines de milliers de membres faisait trembler la bourgeoisie et le gouvernement. Les 1^{er} Mai d'alors mettaient Paris et les villes ouvrières en état de siège.

JUSQU'EN 1939, les 1^{er} Mai gardaient leur caractère de revendications, mais après 1936, la Marseillaise remplaçant l'Internationale devait démontrer que les partis tentaient de domestiquer les syndicats.

EN 1941, PÉTAİN en transformant le 1^{er} Mai en fête officielle, lui retirait son caractère révolutionnaire. Il suivait l'exemple de Mussolini et Hitler.

A LA LIBÉRATION, les grands chefs syndicaux acceptent avec empressement le 1^{er} Mai-Pétain : le mot d'ordre est "Produire d'abord", ce qui permet de renflouer le capitalisme, l'Etat, son armée et sa police, et les 1^{ers} Mai deviennent des kermesses avec chars fleuris et chants patriotiques.

AUJOURD'HUI, enfin, un 1^{er} Mai s'ouvre sous des perspectives nouvelles : malgré les capitulations des chefs socialistes et staliniens, les travailleurs refusent de reculer davantage, et le 1^{er} Mai coïncide avec la reprise de l'offensive ouvrière, avec les grèves Renault.

Les 1^{er} Mai du passé, c'était le combat pour les 8 heures,
Aujourd'hui,

1^{er} MAI DE LUTTE pour :

- ✱ les 40 heures payées 48.
- ✱ 3 semaines de congés payés.
- ✱ une retraite des vieux égale pour tous et qui ne soit pas une aumône.
- ✱ une vraie Sécurité Sociale aux mains des travailleurs et sans paperasserie inutile.

1^{er} MAI REVOLUTIONNAIRE pour :

- ✱ l'expropriation, sans indemnité ni rachat, de tous les moyens de production et de répartition, et le renversement du pouvoir de la bourgeoisie.
- ✱ la gestion des usines, des entreprises, des unions et fédérations d'industrie et de l'économie de toute la nation par les comités élus par les travailleurs des diverses catégories et révocables à tout moment, gestion exercée en dehors de toute dictature d'un parti.
- ✱ l'administration des communes par des conseils élus et révocables à tout moment, l'administration des départements et du pays tout entier par les délégués de ces conseils.

c'est-à-dire :

- le régime des VRAIS SOVIETS : ceux de 1917
- le vrai Communisme, le COMMUNISME LIBERTAIRE.

Le 1^{er} Mai n'est pas la Fête du Travail ; c'est l'ultimatum posé à la bourgeoisie : c'est la déclaration de guerre aux exploiters, au Patronat et à l'Etat, par la classe ouvrière.

La Fédération Anarchiste ne cherche ni le pouvoir, ni à domestiquer les syndicats.

Elle veut rassembler l'avant-garde révolutionnaire et défendre le droit du mouvement ouvrier à se déterminer lui-même.

VIVE LE 1^{er} MAI DE LUTTE DE CLASSE !

VIVE LE 1^{er} MAI REVOLUTIONNAIRE !

LA FÉDÉRATION ANARCHISTE.

LISEZ LE LIBERTAIRE

ADHÉREZ A LA F. A., 145, Quai de Valmy, Paris-X

Le Gérant : René LUSTRE.

Impr. Centrale du Croissant
10, rue du Croissant, Paris-2.
F. RACHON, imprimeur.

Collez partout cette affiche rayée d'un trait de couleur